

les Etats autrichiens m'écrivait il y a quatre jours : ,Tout cela vient de la famille d'Antiochus qui persécute l'Eglise aujourd'hui plus que jamais... Si c'étoit Nabuchodonosor, il faudroit se soumettre ; mais à Antiochus, il n'est pas permis, surtout depuis que les Machabés nous ont délivrés'. »

Une lettre du 16 novembre nous apprend qu'aux Etats généraux, un puissant parti était pour l'accord avec l'Autriche, qu'un certain Du RIEUX, parent du président du Conseil de Luxembourg y criait comme un taureau, alors que d'autres étaient d'accord avec lui. Heureusement l'esprit national s'enflammait plus que jamais. Le 20 novembre, Feller écrivit : « Les nouvelles de l'armée ne sont pas bonnes. La corruption politique y va de niveau avec la corruption morale qui est à son comble. Bien des personnes en sont alarmées et même atterrées. Mais quand je réfléchis à tout ce qui s'est passé dans cette armée, et à l'occasion de cette armée, et par le moyen de cette armée ; qu'elle a toujours été un foyer de trahison, d'intrigues, de séduction et de corruption ; que l'oisiveté, le jeu, la crapule, la plus redoutable paillardise en ont fait leur séjour propre ; que notre jeunesse simple et innocente (comme les vainqueurs de Turnhout) y a perdu ses mœurs, sa valeur, son esprit national etc., je voudrais qu'elle s'évanouît dans les airs ; et dans ce moment de disparition, je ne croirois pas, tant s'en faut, nos affaires dans un état plus mauvais. »

Une remarque au Journal du 15 novembre nous renseigne que Feller n'avait alors aucune part au *Journal philosophique et chrétien* de son ancien collaborateur Henri-Ignace BROSIUS. Il jugerait l'auteur bien capable de mettre de bonnes choses dans sa feuille ; toutefois il tenait à écarter de lui-même des éloges qu'il n'avait pas mérités aussi bien que des fautes qu'il n'aurait pas commises. Il était très content de voir des jeunes gens courir la même carrière que lui ; c'était pour lui une raison de ne pas abandonner, comme il avait eu l'intention quelque temps, son Journal « écrasé sous la masse d'une iniquité impérieuse ». Jamais les canons et les bayonnettes « armes de l'ignorance puissante » ne pourraient lui faire rentrer dans le cœur les paroles de la vérité et de la franchise. Tant que les circonstances le permettraient, il ne préférerait pas une commode inaction à un travail pénible mais d'une utilité quelconque.

Le 21 novembre, Feller quitta Malines en compagnie du comte d'Outremont qui était venu de Bruxelles lui annoncer la nouvelle d'une défaite des Brabançons. Toutefois il apprenait aussi de bonnes nouvelles d'autres côtés. Le matin même, le bourgmestre de la localité où il demeurait alors était allé à la rencontre d'une procession pour dire à haute voix : Continuez à prier, nos affaires prennent un train très heureux, et on peut dire décisif. « Les « Figues » ou partisans de l'Autriche avaient déjà écrit sur les piliers de la liberté : Servira à prendre les moines et les prêtres. A la même date, il écrivit une autre lettre qu'il voulut d'abord retenir, mais qu'il expédia le 28 quand la prise de Namur et d'autres événements lui eurent enlevé tout espoir humain. « Je dis *humain*, car mon esprit se refuse encore à croire que le bon Dieu nous abandonne. » Les Belges étaient délaissés et trahis de tous côtés, lui-même errait sans provisions ni ressources dans les bruyères de la Campine hollandaise, ayant devant